



HAL
open science

Dorgelès. Honorer les morts, réparer les survivants

Alexandre Leducq

► **To cite this version:**

Alexandre Leducq. Dorgelès. Honorer les morts, réparer les survivants. *Quadrilobe, histoire et patrimoine de Picardie*, 2019, 6, pp.111-128. hal-02906758

HAL Id: hal-02906758

<https://hal.science/hal-02906758>

Submitted on 17 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dorgelès. Honorer les morts, réparer les survivants

par Alexandre Leducq¹

Pour citer cet article : Alexandre Leducq, « Dorgelès. Honorer les morts, réparer les survivants », in *Quadrilobe*, 2019, n°6. P. 111-128.

Note : il s'agit d'une version « pré-print » qui peut être légèrement différente de la version publiée. La version publiée de l'article comporte de nombreuses illustrations, indiquées ici sous l'abréviation « fig. [numéro de l'illustration] » et surlignée en rouge.

Préface : les Bibliothèques d'Amiens Métropole et le fonds Roland Dorgelès

Découvrant Montmartre en 1903 à l'âge de dix-huit ans², Roland Dorgelès (**fig. 1**) aurait déclaré : « C'est ma terre, c'est mon quartier, je suis chez moi... je suis né à Montmartre »³. C'est pourtant bien la capitale picarde, berceau de la famille de sa mère, qui est la ville de naissance de l'auteur des *Croix de bois*. Il y accumule notamment les souvenirs d'enfance comme celui qu'il relate dans une lettre à un critique du *Temps* : « Je suis si heureux que mon *Partir*⁴ ait plu au critique sévère que vous êtes. / Enfant dans les Petits Jardins à Amiens, je donnais gravement des conseils à Jules Verne pour la composition de ses romans, je ne savais pas qu'un jour on me comparerait à lui [...] »⁵.

La Picardie se rappellera en outre à Dorgelès dans un contexte beaucoup plus dramatique : fantassin au 39^e régiment d'infanterie, il se déploiera avec son unité dans l'Aisne à l'automne 1914. L'écrivain choisira ce département comme théâtre pour l'action de son roman *Le Réveil des morts* ; ainsi à travers la « reconstitution » du village fictif de Crécy, c'est finalement celle du village réel de Vailly-sur-Aisne qu'il narrera.

Cette double histoire qui lie Dorgelès à Amiens et à la Picardie explique la constitution au sein des collections des Bibliothèques d'Amiens Métropole d'un fonds consacré à l'auteur des *Croix de bois*, inauguré en 1976 par l'achat de cinq lettres autographes et enrichi depuis grâce à la vigilance des différents conservateurs responsables du service patrimoine. En 2016, le

¹ Conservateur en charge des manuscrits et imprimés anciens, Beaux-Arts de Paris.

² Né à Amiens en 1885, Roland Lécavelé fut plus tard connu sous le nom de Dorgelès. Il est acteur et témoin de presque tous les grands moments historiques du XX^{ème} siècle. Jeune homme il participe à l'effervescence artistique autour du Bateau Lavoisier et du Lapin Agile avant de participer à la Grande Guerre, tout d'abord comme fantassin au sein du 39^{ème} R.I. puis dans l'aviation. Consacré parmi les grands écrivains de l'après-guerre suite au succès des *Croix de bois*, il ressent le besoin de satisfaire sa curiosité et visite l'empire colonial français durant l'Entre-deux-Guerres, voyages qui donnent naissance à de nombreux romans et récits. Trop âgé pour servir en septembre 1939, Dorgelès devient cependant correspondant de guerre et aura le « singulier privilège de baptiser » cette Drôle de Guerre. Membre (1929) puis président (1955) de l'Académie Goncourt, il anime la vie littéraire française jusqu'à sa mort en 1973.

³ Cité par Louis Chevalier, *Montmartre du plaisir et du crime*, Paris, La Fabrique éditions, 2016, p. 326.

⁴ Roman publié par Dorgelès en 1926.

⁵ Bibliothèques d'Amiens Métropole, MS 2567 B.

fonds Dorgelès était constitué de trente-deux cotes de manuscrits, de quarante-quatre imprimés rares et précieux et de nombreuses photographies.

La rédaction de cet article s'inscrit dans une suite d'actions, menées à la Bibliothèque Louis-Aragon d'Amiens, visant à mettre en lumière la richesse de ce fonds, notamment la présentation d'une exposition « Roland Dorgelès : au nom de tous mes camarades » à l'automne 2016, et une conférence « Des morts vous parlent : Dorgelès et l'obsession de l'oubli » donnée à l'occasion de l'achat en 2016 d'un manuscrit de cent-quatorze feuillets, brouillon du chapitre « Des morts vous parlent » qui prend place dans le recueil *Bleu horizon, pages de la Grande Guerre*.

Nous espérons ainsi contribuer modestement à faire connaître ce fonds et à susciter la curiosité des chercheurs.

« Mes morts, mes pauvres morts... » (*Les Croix de bois*)⁶

Les œuvres de Roland Dorgelès qui concernent la Grande Guerre font partie des premières productions de sa carrière littéraire : en effet, *La Machine à finir la guerre* date de 1917, *Les Croix de bois* et *Le Cabaret de la belle femme* paraissent tous deux en 1919, *La Boule de gui* en 1922, *Le Réveil des morts* en 1923 et *Souvenirs sur Les Croix de bois* en 1929 ; seuls *Bleu horizon, pages de la Grande Guerre* et *Le Tombeau des poètes 1914-1918* sont un peu plus tardifs, paraissant respectivement en 1949 et 1957 après que Dorgelès avait écrit une vingtaine de romans et récits traitant notamment de Montmartre et des colonies françaises.

Comme le souligne Nicolas Beaupré, en écrivant *Les Croix de bois* et en le publiant en 1919 (fig.2 et 3), Roland Dorgelès ne fait pas preuve d'originalité et s'inscrit au contraire dans l'esprit du temps⁷. Il réalise une œuvre appartenant à la littérature des écrivains combattants qui connaît alors un large succès et dont sont issus les cinq derniers prix Goncourt. S'ils relèvent d'un thème littéraire encore dominant⁸, les livres de guerre de Roland Dorgelès se distinguent cependant par la place particulière qu'ils accordent aux morts.

Tous les romans de la Grande Guerre racontent la mort, les morts et les traumatismes qui y sont liés, néanmoins « l'œuvre guerrière » de Dorgelès se démarque en faisant des morts, non pas le sujet d'un chapitre, mais les personnages centraux du récit, notamment dans les deux œuvres les plus emblématiques : *Les Croix de bois* et *Le Réveil des morts*.

Concernant *Les Croix de bois*, dans la biographie qu'elle consacre à l'auteur amiénois, Claude Catherine Ragache constate qu'à la différence des titres « habituellement retenus pour les romans ou récits de guerre, évoquant de préférence les combats ou les hommes », celui choisi par Dorgelès fait directement référence aux morts et conclut avec justesse qu'« en plaçant d'entrée de jeu le roman sous le patronage des morts, c'est à ces derniers qu'il avait d'abord choisi de rendre hommage »⁹. De fait, les morts sont présents durant tout le roman soit par la

⁶ Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, Paris, Omnibus, 2013 (Albin Michel, 1919), p. 216.

⁷ Nicolas Beaupré, *Ecrits de guerre 1914-1918*, Paris, CNRS éditions, 2013, p. 177.

⁸ Nicolas Beaupré analyse que « les années 1919-1920 sont marquées par un véritable effondrement de l'offre et de la demande pour ce type de littérature [la littérature de guerre] ». Il faudra attendre la charnière des années vingt et trente pour « voir ressurgir l'intérêt pour la littérature de guerre », soit l'époque à laquelle Dorgelès publie ses *Souvenirs sur Les Croix de bois*. Nicolas Beaupré, *op. cit.*, p. 28.

⁹ Claude Catherine Ragache, *Roland Dorgelès : combattant, journaliste, écrivain*, Paris, Economica, 2015, p. 90 et p. 95. Sur le choix de ce titre, voir également l'analyse que Carine Trevisan fait du livre-tombeau dans son

description de soldats fauchés en plein assaut, soit par celle de cadavres ou le plus souvent par l'image des tumuli ou des croix de bois. En outre, le dernier chapitre « Et c'est fini », celui qui donne la dernière impression au lecteur, est une adresse directe de Dorgelès à « ses pauvres morts ».

Le même constat s'applique au *Réveil des morts*. Dans ce roman, qui ne traite plus de la guerre elle-même mais de la reconstruction dans une zone dévastée du département de l'Aisne, une place prépondérante est également accordée aux morts. Tout d'abord, le titre est encore plus évocateur que celui des *Croix de bois* puisque « les morts » y apparaissent en toutes lettres et non plus sous la forme d'une métonymie. En outre, l'intrigue même du roman est centrée sur le personnage d'un mort, André Delbos, soldat disparu au combat. La figure de ce disparu, certainement mort, est présente durant tout le roman et permet à Dorgelès de poser trois personnages archétypiques des différents rapports des vivants aux morts de la Grande Guerre : celui du soldat-survivant, Jacques Le Vaudoier, dévoré par une culpabilité qui le conduit à la limite de la folie, celui de la mère éplorée cherchant désespérément le corps de son fils et celui de la veuve oublieuse, Hélène Delbos. Enfin tout comme *Les Croix de bois* s'achèvent sur une adresse de Dorgelès aux morts, la scène finale du *Réveil des morts*, celle qui laisse la dernière impression au lecteur, décrit longuement le retour des morts à la vie et leur vengeance sur les profiteurs de guerre. Il est intéressant de comparer, à ce sujet, le traitement différent de l'après-conflit par l'auteur allemand Erich Maria Remarque. Dans ses deux romans qui traitent du retour des soldats à la vie civile, Remarque consacre plusieurs pages aux morts de la Grande Guerre ; néanmoins le sujet principal d'*Après* et des *Camarades* est tiré des difficultés qu'ont les anciens soldats à se réintégrer dans la société et non, comme *Le Réveil des morts*, du souvenir des morts.

Comment expliquer l'importance que prennent les morts dans les romans de guerre de Dorgelès ?

« Une seule communauté des vivants et des morts » (Nicolas Beaupré)¹⁰

Selon Nicolas Beaupré, « le discours implicite [du *Bulletin des écrivains de 14*] est très clair. Il s'agit de souder le monde "national" des lettres en une seule communauté des vivants et des morts, comme la patrie s'est unie en août 1914 »¹¹. Dorgelès est convaincu du bien-fondé de cette démarche : durant toute la guerre, morts et vivants forment une seule et même communauté. Il en témoigne notamment dans *Bleu horizon, pages de la Grande Guerre* : « Mais en regardant d'un côté toutes ces croix dont les mains se joignaient, et de l'autre tous ces jeunes hommes qui portaient au poignet ou au cou leur plaque individuelle pour permettre de reconnaître leur cadavre, j'ai brusquement compris que morts et vivants ne formaient qu'une seule armée sous un unique emblème : des croix de bois »¹².

essai *Les Fables du deuil, la Grande Guerre : mort et écriture*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 178.

¹⁰ Nicolas Beaupré, *Ecrits de guerre 1914-1918*, p. 77

¹¹ *Op. cit.*

¹² Roland Dorgelès, *Bleu horizon, pages de la Grande Guerre*, Paris, Albin Michel, 1949, p. 19.

« [...] Et [le soldat] courut comme nous, sans comprendre qu'il était déjà mort... » (*Les Croix de bois*)¹³

En effet sous la plume de Dorgelès, la frontière entre les vivants et les morts est presque abolie. Physiquement tout d'abord, rien ne les distingue les uns des autres et la confusion est permanente : « Au fond de l'entonnoir, dix corps au moins étaient entassés. Entre deux capotes sanglantes, sous les cadavres, une tête blême se montrait, les yeux grands ouverts, hagards. Mort ou vivant ? »¹⁴. Les soldats eux-mêmes s'y trompent : « Recroquevillés sous leur couverture, des soldats sommeillaient encore, et les agents de liaison les enjambaient en se pressant, sans savoir si c'était des vivants ou des morts/ Il est tué celui-là ? / Pas encore, attends à ce soir, bougonnait l'homme en ramenant ses pieds »¹⁵. On peut aussi citer, pour illustrer la proximité physique entre vivants et morts, la découverte du cadavre de Broucke par Demachy qui rappelle le poème d'Arthur Rimbaud, *Le Dormeur du Val*, jouant lui aussi sur l'ambiguïté entre le sommeil et la mort : « Broucke n'avait pas bougé. A demi assis sur un renflement de la paroi, le bras étendu sur le parapet, il semblait continuer son somme, la tête penchée, son col mal boutonné, laissant couler la pluie sur sa poitrine maigre. On ne remarquait rien : deux petits filets rouges coulant de ses narines et c'était tout »¹⁶.

A la ressemblance physique s'ajoute le fait que la frontière est ténue entre l'état de vivant et celui de mort, le contingent des vivants d'aujourd'hui étant inexorablement appelé à « renforcer »¹⁷ celui des morts de demain. Dorgelès exprime cette idée non seulement dans ses romans tel *Les Croix de bois* dans lequel « du haut du talus ils [les morts] nous regardaient passer, et l'on eût dit que leurs croix se penchaient, pour choisir dans nos rangs ceux qui, demain, les rejoindraient »¹⁸, mais également dans sa correspondance à sa compagne d'alors, Madeleine Gascoin, dite Mado : « Et sans nous plaindre [...] nous attendons sans fièvre l'ordre qui nous enverra, ce soir, demain, rejoindre aux Eparges ou en Alsace les 50 000 soldats qui y dorment déjà [...] »¹⁹. Dans *Les Croix de bois*, Dorgelès illustre le fil ténu qui sépare la vie du trépas, soit par la description de l'hôpital de fortune où « ceux [les blessés] qu'on ne sauvait pas avaient leur lit fait à la porte : les trous étaient creusés, ils n'avaient qu'à sortir »²⁰, soit en comparant la tranchée avec la fosse commune : « Cette tranchée toute neuve était ourlée de terre fraîche, comme une fosse commune. C'était peut-être pour gagner du temps qu'on nous y avait mis vivant »²¹.

¹³ Roland Dorgelès, *Les Croix de bois...*, p. 194.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 144.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 192.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 191.

¹⁷ Dans *Les Croix de bois*, à l'approche d'une offensive, Vairon, après avoir observé au-dessus de la banquette de tir les nombreux morts qui jonchent le champ de bataille, murmure : « Alors, il va falloir renforcer les copains d'en face » ; voir *op. cit.*, p. 63.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 29.

¹⁹ Cité par Micheline Dupray, *Roland Dorgelès, un siècle de littérature française*, Paris, Presses de la Renaissance, 1986, p. 152.

²⁰ Roland Dorgelès, *Les Croix de bois...*, p. 98.

²¹ Pour Nicolas Beaupré, « chez Dorgelès, la tranchée est le signe de la mort annoncée, un raccourci sinistre entre le monde des vivants et celui des morts, une amorce de descente aux enfers » ; voir *op. cit.*, p. 299. Au sujet de « l'abolition de la frontière entre les corps des morts et ceux des vivants », voir également l'analyse de Carine Trevisan, *op. cit.*, p. 51.

Une force protectrice « pour rassurer les copains qui partaient » (*Les Croix de bois*)²²

Au contraire du récit de l'adjudant Péricard dans lequel au cri de « debout les morts » les soldats décédés se relèvent pour lutter à ses côtés²³, les morts chez Dorgelès ne reviennent pas à la vie pour prendre part aux combats. Ils représentent cependant une force protectrice pour les soldats encore en vie. Dans *Les Croix de bois*, les cadavres servent ainsi de remparts : « Et dans notre trou, blottis contre les morts que les plus apeurés ramenaient sur eux, comme de sanglants boucliers, les survivants attendaient »²⁴. De manière plus symbolique, les morts se penchent sur les vivants comme une bonne étoile pour veiller sur eux : « Plus nous approchions des lignes, plus il y en avait. On eût dit que tous les morts de la plaine étaient accourus pour nous souhaiter bonne chance »²⁵ ou pour les rassurer : « Pourtant elles n'étaient pas tristes, ces premières tombes de la guerre. Rangées en jardins verdoyants, encadrées de feuillage et couronnées de lierre, elles se donnaient encore des airs de charmille pour rassurer les copains qui partaient [...] »²⁶.

Dans l'esprit de Dorgelès, le soutien des morts aux vivants ne s'achève pas avec l'armistice et la fin de la guerre mais se poursuit lors de la reconstruction : « Voyant ces pygmées s'attaquer aux montagnes de ruine, les paysans déterrer les obus pour faire les sillons droits, Jacques se demandait parfois si l'âme des soldats morts ne les animait pas, s'ils n'avaient pas respiré leur courage obstiné, dans le vent du front »²⁷.

En plaçant les morts au centre de ses romans de guerre, notamment dans *Les Croix de bois* et *Le Réveil des morts*, Dorgelès rend finalement hommage à des membres de sa communauté, qui formaient « une seule et même armée » avec les vivants. Néanmoins, à la différence de ceux qui sont revenus, les morts ne peuvent pas témoigner des souffrances qu'ils ont endurées, ne reprennent pas leur place dans la société et sont ainsi menacés par un péril insupportable aux yeux de Dorgelès, une seconde mort dont il entend les sauver : l'oubli.

« L'Oubli... Il redisait à mi-voix ce mot terrible [...] » (*Les Croix de bois*)²⁸

Dès 1919, dans le chapitre de conclusion des *Croix de bois*, Dorgelès acte avec lucidité l'inévitable oubli dans lequel tomberont progressivement les morts de la Grande Guerre (fig.°4) : « C'est vrai on vous oubliera. Oh ! je sais bien c'est odieux, c'est cruel, mais pourquoi s'indigner : c'est humain »²⁹. L'écrivain combattant réaffirme ce caractère inéluctable de l'oubli dans *Le Réveil des morts* en faisant parler le bon sens de la domestique du curé : « Mais la servante savait depuis longtemps ce qu'il en est des deuils et des regrets. / Que voulez-vous, ma chère dame, soupira-t-elle, on ne vit pas avec les morts... »³⁰ et en concluant que la nature elle-même est oublieuse : « Et rien ne s'en souvient, et le gazon repousse, et d'autres oiseaux chantent... Il n'y a pas que les hommes qui oublient »³¹.

²² Roland Dorgelès, *Les Croix de bois...*, p. 22.

²³ Nicolas Beaupré, *op. cit.*, p. 369.

²⁴ Roland Dorgelès, *Les Croix de bois...*, p. 143.

²⁵ Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p. 19.

²⁶ Roland Dorgelès, *Les Croix de bois...*, p. 29.

²⁷ Roland Dorgelès, *Le Réveil des morts...*, p. 433.

²⁸ *Op. cit.*, p. 421.

²⁹ Roland Dorgelès, *Les Croix de bois...*, p. 216.

³⁰ Roland Dorgelès, *Le Réveil des morts...*, p. 428.

³¹ *Op. cit.*, p. 523.

« Certes ils doivent trouver les vivants bien ingrats » (Charles Baudelaire)³²

Pourtant, loin de l'attitude stoïcienne d'acceptation qu'il semble adopter dans les années de l'immédiate après-guerre, Roland Dorgelès ne se résoudra jamais au progressif oubli des morts de la Grande Guerre ainsi qu'il l'écrit dans *Bleu horizon* : « Cette injustice me révolte. Je voudrais les sauver de l'oubli ces infortunés, comme on relevait un blessé entre les lignes pour l'aider à se traîner jusqu'au poste de secours »³³

S'il sait que l'oubli est inéluctable, Dorgelès reproche cependant amèrement aux vivants la rapidité avec laquelle ils tirent un trait sur la Grande Guerre en général et sur les morts en particulier. En ne faisant aucun effort pour honorer les morts, pour entretenir leur mémoire, les vivants les trahissent et rompent l'unité que voulait entretenir le *Bulletin des écrivains de 14*, cette unité que Dorgelès a éprouvée pendant toute la durée des combats.

La démonstration de joie dans les rues de Paris à l'annonce de l'armistice est pour Dorgelès la première manifestation de l'ingratitude des vivants comme il l'exprime à deux reprises dans *Bleu horizon* : « Cependant, tandis que la foule exultait, je me rappelais les boulevards, quatre ans plus tôt, quand couraient vers les gares ces cohortes de jeunes gens qui ne reviendraient plus, et au lieu de chanter, noyé dans cette mer humaine, j'élevais ma pensée vers la funèbre armée qui emplissait la nuit »³⁴ ; « Au contraire, fendant rageusement la cohue au bras d'un camarade, place de l'Opéra je hurlais : "Vivent les Morts !" à me casser la voix sans remarquer que les gens me regardaient comme un fou. Leur joie me faisait honte, leur joie me faisait mal car je savais le prix que d'autres l'avaient payée »³⁵. C'est le caractère, pour lui, indécent de la gaîté des vivants qui tiendra, deux ans plus tard, Dorgelès éloigné de l'installation du Soldat inconnu sous l'Arc de triomphe de l'Etoile alors qu'il avait assisté au choix du corps à Verdun : « Je crains que demain, ayant couru jusqu'à Paris, il [le vent] n'en rapporte des échos de fête. Car on boira, on s'amusera, la cérémonie terminée, on rira, sans croire offenser personne, comme on riait autrefois au retour des attaques, cruellement heureux d'avoir sauvé sa peau [...]. J'ai peur de cette journée qui commencera par des Marches funèbres et se terminera par des Madelons. Je souhaiterais que le vent, le vent fidèle, le vent farouche, hurle sur le cortège en tordant les drapeaux, qu'il agite les crêpes, éteigne les torchères, et que la veillée s'achève comme une nuit de guerre, sous les larmes des fusées. Alors muette d'effroi, la foule comprendrait peut-être la leçon de l'Inconnu en voyant que sous le Triomphe est creusé un tombeau »³⁶.

« Encore la guerre ! Vous n'êtes pas à la mode » (Henry de Montherlant)³⁷

³² Charles Baudelaire, « La servante au grand cœur », *Les Fleurs du mal*.

³³ Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p. 193. Voir également à ce propos le commentaire de Claude Catherine Ragache, *op. cit.*, p. 177.

³⁴ Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p. 145.

³⁵ *Op. cit.*, p. 149. Claude Catherine Ragache cite un témoignage similaire de Dorgelès paru dans les *Annales politiques et littéraires* du 15 novembre 1925 : « Je demeurais songeur, hostile, parmi ce peuple en fête. Cette joie me faisait mal. J'aurais voulu qu'un "chut" terrifiant vint brusquement glacer le rire de la foule et je regardais avec colère, presque avec haine, ce cortège tumultueux, grisé de bonheur, saoul de ses propres cris, et qu'étourdissait pour un soir la lumière retrouvée d'un Paris noir depuis cinq ans... » ; voir *op. cit.*, p. 105.

³⁶ Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p. 126.

³⁷ Henry de Montherlant, *Chant funèbre pour les morts de Verdun*, Paris, Grasset, 1924, p. 10 ; cité par Nicolas Beaupré, *op. cit.*, p. 377.

A l'indécence de l'explosion de joie au lendemain de l'armistice, s'ajoute la volonté de la société française de rapidement « tourner la page » de la Grande Guerre. Dorgelès a l'impression que, loin de vouloir honorer longuement la mémoire des morts, les Français veulent hâter le processus d'oubli. C'est d'abord Sulphart, héros gouaillieur des *Croix de bois*³⁸, qui éprouve cette dure réalité : « Mais la concierge levait aussitôt les bras comme pour demander grâce : / Ah ! Monsieur Sulphart, suppliât-elle, ne me racontez plus de ces histoires de tranchées on en a les oreilles rabattues »³⁹, puis Jacques Le Vaudoyer, ancien soldat devenu architecte dans les zones sinistrées, qui se voit réduit au silence par sa femme Hélène, pourtant veuve de soldat, dès la deuxième page du *Réveil des morts* : « Jacques voulut expliquer à sa femme : / tu comprends au front pour demander l'artillerie... / Mais Hélène tout de suite lui saisit le poignet : / Non, ne parle plus de la guerre, je t'en prie ! »⁴⁰.

Dorgelès va être d'autant plus sensible à la lassitude vis-à-vis de la Grande Guerre qu'il en fera lui-même l'expérience. En effet, après que le prix Goncourt a été attribué cinq années de suite à des romans et récits de guerre, en 1919 il n'échoit pas aux *Croix de bois* pourtant favori mais *A l'Ombre des jeunes filles en fleurs* de Marcel Proust. Comme le note Claude Catherine Ragache, le jury Goncourt indique ainsi sa préférence à une promesse plutôt qu'à un souvenir funèbre⁴¹.

« **La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse [...]** » (Charles Baudelaire)⁴²

Symbole de l'obsession que nourrit Dorgelès pour l'ingratitude des vivants oublieux des morts, le poème des *Fleurs du mal*, « La servante au grand cœur », est un leitmotiv qui semble imprégner ses écrits.

Dans ce poème, Baudelaire exprime la culpabilité qu'il ressent en pensant au peu d'égards auxquels a droit la servante dévouée qui l'a éduqué, et qui dort désormais « son sommeil sous une humble pelouse ». Le poète divise son poème en deux : les quatorze premiers vers sont dédiés aux souffrances ressenties par les morts et à l'ingratitude des vivants, les huit derniers qui forment une strophe à part témoignent de la honte ressentie par le poète en présence du squelette bienveillant de sa nourrice.

Dorgelès développe ces deux thèmes, souffrances des morts dans l'indifférence des vivants et culpabilité du survivant, en s'appuyant sur ce poème. Concernant l'ingratitude des vivants, il cite textuellement dans le chapitre douze des *Croix de bois*, « Dans le jardin des morts », le vers le plus explicite de *La Servante au grand cœur* : « Certes, ils doivent trouver les vivants bien ingrats / De dormir chaudement comme ils font dans leurs draps... »⁴³. Dans le dernier chapitre des *Croix de bois*, « Et c'est fini », Dorgelès, s'adressant aux camarades qui ne sont pas revenus, leur dit avec douceur : « Mes morts, mes pauvres morts, c'est maintenant que

³⁸ La parution des *Croix de bois* datant de 1919 et sa rédaction débutant en 1915, la dénonciation de la volonté d'oublier la guerre de la part des civils intervient très tôt sous la plume de Dorgelès.

³⁹ Roland Dorgelès, *Les Croix de bois...*, p. 212.

⁴⁰ Roland Dorgelès, *Le Réveil des morts...*, p. 396.

⁴¹ Claude Catherine Ragache, *op. cit.*, p. 116

⁴² Charles Baudelaire, « La servante au grand cœur », *Les Fleurs du mal*.

⁴³ La citation en italique de ces deux vers de *La Servante au grand cœur* dans *Les Croix de bois* (p. 157) prouve que ce poème fait partie de l'univers culturel de Dorgelès et qu'ainsi les rapprochements que nous effectuons dans la suite de ce paragraphe entre des formules employées par Dorgelès et les vers de *La Servante au grand cœur* ne sont pas le fruit de troublantes coïncidences mais des emprunts de Dorgelès à cette œuvre qui l'a très certainement fortement marqué.

vous allez souffrir [...] », écho transparent du vers : « Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs ».

Les emprunts de Dorgelès à *La Servante au grand cœur* sont moins évidents dans son roman *Le Réveil des morts*. On peut cependant rapprocher les termes du testament qu'André Delbos fait parvenir à sa femme : « Il me semble que c'est surtout après qu'on doit avoir besoin d'amour. Les vivants ont les mots, les caresses : qu'ils laissent au moins aux morts le souvenir »⁴⁴ aux vers : « Tandis, que dévorés de noires songeries, / Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries ». De même, il n'est pas incongru de rapprocher la surprise des morts qui sont sortis de leurs tombes dans le roman de Dorgelès : « On ne les attendait donc plus ? L'un surgissant de sa tombe, regardait sa croix sans fleurs, l'autre sa croix sans nom » du passage du poème : « [...] Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille / Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille ». Mais le chapitre le plus marquant du *Réveil des morts* est le cauchemar fiévreux de Jacques Le Vaudoyer, ancien soldat de la Grande Guerre, dans lequel les morts se relèvent et reprochent aux vivants, en particulier aux anciens poilus, de n'avoir pas changé la société comme promis dans les tranchées. C'est donc naturellement que Dorgelès associe ce roman aux huit derniers vers de *La Servante au grand cœur*. En évoquant la préparation de cette œuvre, il déclare : « Que diraient-ils, s'ils revenaient ? Ceux que je voulais réveiller dans un livre se ranimaient en moi, et je lisais un reproche dans leurs orbites creuses »⁴⁵, déclaration parfait reflet des vers : « Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse / Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse ? ».

« On attendait des lions c'était des moutons qui rentraient [...] » (*Bleu horizon*)⁴⁶

L'injuste oubli des morts n'est pas le fait de l'ensemble de la société de l'après-guerre ; il caractérise ceux qui formaient l'arrière pendant les combats, les civils, comme le constate amèrement Sulphart à la fin des *Croix de bois* : « Lorsqu'il prononçait le nom de ses batailles, les noms tragiques qu'on croyait immortels, on ne les connaissait plus : l'égoïsme de l'arrière les avait oubliés »⁴⁷. Pour le caporal Dorgelès, cette volonté d'oubli manifestée par tous ceux qui n'ont pas fait la guerre n'est que le prolongement de la trahison de l'arrière durant le conflit, qui poursuivait les fêtes et les danses pendant que les soldats mourraient au front⁴⁸. Les anciens combattants, en revanche, ne peuvent pas oublier comme le souligne Dorgelès dans un article évoquant *Les Croix de bois* avant même leur parution : « Ceux qui reviendront de la guerre oublieront bien des choses, mais jamais ces centaines, ces milliers de croix de bois perdues dans les champs râpés, plantées le long des routes encombrées de caissons, abandonnées dans les marécages et dans les doux cimetières de village où les tombes verdoyantes de ceux qui restent se donnent des airs de charmille pour rassurer ceux qui s'en

⁴⁴ Roland Dorgelès, *Le Réveil des morts...*, p. 564.

⁴⁵ Cité par Claude Catherine Ragache, *op. cit.*, p. 162.

⁴⁶ Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p. 110.

⁴⁷ Roland Dorgelès, *Les Croix de bois...*, p. 213.

⁴⁸ Micheline Dupray et Claude Catherine Ragache insistent toutes deux dans leur biographie sur la profonde peine ressentie par Dorgelès quand il reçoit « ces mots affreux » de Madeleine, sa compagne : « J'ai tellement dansé que j'ai cassé mon talon », au lendemain de la meurtrière attaque du Mardi gras 1915. Voir notamment Claude Catherine Ragache, *op. cit.*, p. 112.

vont »⁴⁹. Néanmoins, pour Dorgelès, les anciens combattants ont également offensé la mémoire des morts en oubliant la parole donnée dans les tranchées.

Dorgelès évoque cette responsabilité des poilus dans *Bleu horizon, pages de la grande Guerre* : « Ce qu'ils [les morts au front] auraient en revanche le droit de nous [aux anciens combattants survivants] reprocher, c'est d'être devenus si pusillanimes une fois les armes déposées » et ne peut en outre pas retenir cette exclamation : « En avons-nous pourtant fait des serments solennels pendant ces cinq années [...] »⁵⁰. A la lecture des différents écrits de Dorgelès (romans, récits, témoignages, lettres ou interviews), on peut distinguer trois serments trahis par les soldats survivants de la Grande Guerre.

Tout d'abord, Dorgelès déplore l'incapacité des anciens combattants d'entretenir la camaraderie des tranchées : « Après la guerre tous les anciens combattants devaient s'aimer, nous devons tous continuer à nous soutenir. Plus de basse politique, plus de petits égoïsmes, plus de soucis mesquins. "Ah quand on reviendra". On est revenu et rien n'a changé »⁵¹.

Dans son essai, Nicolas Beaupré cite des poètes et écrivains qui « vont jusqu'à se [déclarer] prêts au sacrifice ultime de leur vie pour la patrie ou pour un avenir radieux »⁵². La construction d'une société meilleure au sortir de la Grande Guerre devient ainsi un enjeu primordial puisqu'elle seule permettrait de donner un sens aux sacrifices de millions de soldats. Pourtant les anciens combattants trahissent leur deuxième serment envers les morts en ne consacrant pas toutes leurs forces à l'avènement de cet « avenir radieux » : Dorgelès dresse cet amer constat à deux reprises dans *Bleu horizon* : « Le jour même de la démobilisation, les égaux de la veille cessaient de se ressembler. [...] S'aider comme là-bas. Redresser le pays ensemble. Et tenter d'assurer la paix du monde. Pourquoi le courage nous a-t-il manqué ? »⁵³ ; « C'était une trop forte saignée que celle d'un million d'hommes, c'était une longue épreuve que ces cinquante-deux mois d'esclavage. Ayant dépensé tout leur courage, toute leur endurance, au-delà des forces humaines, les soldats sont rentrés chez eux avec le seul désir de chercher à vivre heureux »⁵⁴.

Le renoncement à édifier un monde meilleur, qui ôte tout sens au carnage de 1914-1918, devrait figurer la faute la plus grave des soldats survivants ; pourtant c'est une autre promesse oubliée qui revient comme un leitmotiv sous la plume de Dorgelès : l'absence de sanctions contre les profiteurs de guerre. Le désir de vengeance que l'écrivain Dorgelès prête à ses personnages dans *Les Croix de bois*⁵⁵, le caporal Dorgelès l'a personnellement ressenti comme en témoignent ses lettres à Mado : « 32 ans, fort comme un cent-garde, et cela soigne ses affaires, pendant que les autres se battent. Salaud ! Au retour ce sont des comptes qu'il faudra régler »⁵⁶, ou dans une autre correspondance : « Tout cela, je l'espère, se paiera après la guerre, et cher »⁵⁷. Ainsi dans ses écrits d'après-guerre bien plus que le non-avènement

⁴⁹ Micheline Dupray, *op. cit.*, p. 158.

⁵⁰ Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p. 132.

⁵¹ *Op. cit.*

⁵² Nicolas Beaupré, *op. cit.*, p. 352.

⁵³ Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p. 115.

⁵⁴ *Op. cit.*, p. 132.

⁵⁵ « On se retrouvera après la guerre. / C'est toujours la même chanson : cela se réglera après la guerre. De fixer leur revanche après cette date incertaine, cela les venge déjà plus qu'à moitié » ; voir Roland Dorgelès, *Les Croix de bois...*, p. 79

⁵⁶ Cité par Micheline Dupray, *op. cit.*, p. 148.

⁵⁷ *Op. cit.*, p. 153.

d'une société plus juste ou que la déliquescence de la camaraderie de ceux de 14, c'est l'absence de condamnation des spéculateurs, des officiers-tortionnaires ou des épouses infidèles que Dorgelès fustige⁵⁸. Dans *Le Réveil des morts*, Jacques Le Vaudoier, porte-parole de Dorgelès, déclare : « La guerre finie, tous ont vite repris leur faux nez. Le capitaine au ventre rond tend la main à ceux qu'il torturait ; les filles maintenant mariées baissent les yeux et maintenant font les prudes. On va oublier que c'était un meurtrier, qu'elles étaient des catins, comme on a oublié l'héroïsme des autres. Lâchement on va passer l'éponge. Eh bien non ! Il faut se souvenir. Pas d'excuses à invoquer : les exigences de la discipline, la vie dérégulée des villes, le mauvais exemple, les tentations... Non ! C'est à ce moment-là seulement qu'ils ont été eux-mêmes... Trop tard pour mentir : on vous a vu ! »⁵⁹. Si Jacques Le Vaudoier a encore un mouvement de révolte en 1923, c'est résigné que Dorgelès conclut en 1949 : « Dès qu'ils eurent compris que le "poilu" n'était plus à craindre, ils retrouvèrent de l'audace. Pendant cinquante-deux mois l'admiration avait été de rigueur : on allait se rattraper. Après avoir traité les combattants en héros, on les regarda comme des gêneurs. L'embusqué rassuré prit ses aises dans la place usurpée, et le trafiquant enrichi, ne craignant plus qu'on lui fit rendre gorge, se prépara à de nouveaux profits, ce fut le triomphe du cynisme et de la corruption »⁶⁰. La démission des anciens combattants qui ne se sont pas « tous dressés pour réclamer justice »⁶¹, qui n'ont pas fait valoir leurs droits, est à l'origine du retour des morts dans le cauchemar de Jacques Le Vaudoier : « Ah quand on reviendra, se juraient dans la tranchée les soldats menaçants. Ils étaient revenus et ils n'avaient rien fait. C'était pour cela que les morts s'étaient levés »⁶². Malgré le caractère inquiétant du songe de Jacques Le Vaudoier, les morts qui y apparaissent ne sont pas des figures vengeresses aveugles qui, dans une nouvelle danse macabre, entraîneraient indifféremment le plus puissant et le plus faible⁶³. Ils apparaissent davantage comme les instruments d'un jugement dernier, séparant les damnés et les justes. Ainsi ils punissent tous les mercantis : « Les uns s'étaient répandus dans la région, écharpant les trafiquants, saccageant les baraques des marchands de ruines [...] Ailleurs, c'était des lâches assommés, des profiteurs pendus »⁶⁴. En revanche, les victimes accourent et acclament les morts : « Des mutilés clochant leur tendaient les mains : / Venez nous aider, venez nous défendre ! / Et des veuves et des mères, devenues des pauvresses, criaient transportées de bonheur : / Tout va changer, ils reviennent »⁶⁵. La condamnation des

⁵⁸ Il est indéniable que la condamnation des prévaricateurs, mercantis et autres profiteurs de guerre participe à la construction d'une société plus juste ; cependant chez Dorgelès cette condamnation n'est plus un moyen mais un but en soi.

⁵⁹ Roland Dorgelès, *Le Réveil des morts...*, p. 474.

⁶⁰ Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p.110.

⁶¹ *Op. cit.*, p. 111.

⁶² Roland Dorgelès, *Le Réveil des morts...*, p. 591.

⁶³ Carine Trevisan consacre un chapitre au « retour des morts » dans son ouvrage *Les Fables du deuil, la Grande Guerre : mort et écriture*. Comme l'expose notre interprétation du retour des morts dans le songe de Jacques Le Vaudoier nous ne partageons pas l'analyse développée dans ce chapitre selon laquelle les morts du *Réveil des morts* sont des « morts haineux [qui] viennent accuser les vivants ». De même, l'analyse faite des rapports entre Jacques Le Vaudoier, le soldat survivant et André Delbos, le « disparu », nous paraît inexacte. Pour Carine Trevisan, « Jacques, qui a pris auprès d'une femme la place du mari mort, reste ainsi, presque jusqu'à la folie, sous la menace du retour vengeur du mort » (p. 67) ; il nous semble au contraire que dans l'improbable triangle amoureux que forment Hélène Delbos, Jacques Le Vaudoier et André Delbos, les deux anciens soldats font cause commune contre la femme infidèle et oubliée.

⁶⁴ Roland Dorgelès, *Le Réveil des morts...*, p. 587.

⁶⁵ *Op. cit.*, p. 588.

anciens combattants oublieux de leurs promesses est très ferme à la fin du songe : « Qu'avez-vous fait ? demandaient les revenants aux camarades accourus. Les avez-vous tenus les serments que nous faisons là-haut ? Qu'avez-vous changé vous qui êtes rentrés vivants ? / Les autres baissaient la tête, confondus. Qu'auraient-ils pu répondre ? Non ils n'avaient pas tenu parole... »⁶⁶. Les morts concluent ainsi « Alors vous n'avez rien changé, nous sommes morts pour rien ? »⁶⁷ **(fig.5)**.

Dorgelès : l'impossible oublié. (Titre)

« Mais, moi, c'est dans ma tête, c'est dans ma peau que j'emporte l'horrible haleine des morts. Elle est en moi pour toujours : je connais maintenant l'odeur de la pitié » (*Les Croix de bois*)⁶⁸

Contrairement à ceux restés à l'arrière durant les combats, Dorgelès, lui, ne peut oublier ni la Grande Guerre ni ses morts. Il prend très rapidement conscience que les épisodes guerriers de 1914-1918 constitueront un traumatisme inoubliable et en témoigne déjà dans *Les Croix de bois* dont il débute la rédaction en 1915 : « Il me semble que ma vie entière sera éclaboussée de ces mornes horreurs, que ma mémoire salie ne pourra jamais oublier. Je ne pourrai jamais plus regarder un bel arbre sans supputer le bois du rondin, un coteau sans imaginer la tranchée à contre-pente, un champ inculte sans chercher les cadavres [...] »⁶⁹. Cette obsession pour ses anciens camarades transparait dans de nombreuses œuvres de Dorgelès, qui n'ont pourtant aucun rapport direct avec la Grande Guerre. Ainsi dans *La Caravane sans chameaux*, récit d'un voyage effectué en Orient, surgit le souvenir des « camarades des mauvais jours » : « Je ne sais trop pourquoi, je croyais retrouver mes camarades des mauvais jours – oh ! sans galons, ceux-là ou seulement de laine – lorsque le régiment descendait des tranchées et qu'on dépensait en un soir, autour d'une table de ferme, tout ce qui nous restait peut-être de joie à vivre et, rien que pour ce souvenir, ils me plaisaient déjà »⁷⁰. Cependant c'est surtout dans *Retour au front* que les fantômes de 1914-1918 s'imposent à la plume de Dorgelès. Correspondant de guerre en 1939 pour le journal *Gringoire*, Roland Dorgelès fait paraître sous ce titre⁷¹ une série d'articles consacrés au déroulement des hostilités en Alsace.

⁶⁶ *Op. cit.*, p. 589.

⁶⁷ *Op. cit.*, p. 590.

⁶⁸ Roland Dorgelès, *Les Croix de bois...*, p. 147.

⁶⁹ *Op. cit.*, p. 70.

⁷⁰ Roland Dorgelès, *La Caravane sans chameaux*, Paris, Albin Michel, 1928, p. 206. Dorgelès se livre dans ce récit à une forte critique de l'ingratitude des civils qui s'amuse tandis que les militaires risquent leur vie : « Au loin en France même on ne sait pas. "Ah ! oui la Syrie... ils n'ont qu'à pas y aller". Ces échos leur arrivent de Paris, peut-être par le même courrier où la chère lettre qu'on espérait n'est pas venue, et quelques heures plus tard, le cœur encore embrouillé, il faut boucler son ceinturon. [...] et l'on va sans témoins, jouer sa chance dans le bled, pour des inconnus, presque toujours étrangers, qui sommeillent dans leur pullman et ne remarquent même pas cette poignée de soldats qui galopent sur la piste. [...] Une tombe à Damas, une fête à Paris ». Il est plus que probable qu'en écrivant ces lignes, qui sont fort semblables à la critique de l'indécent éclatement de joie à l'armistice formulée dans *Bleu horizon* (voir chapitre « Certes, ils doivent trouver les vivants bien ingrats »), Dorgelès pense tout autant aux poilus de 1914 dans leurs tranchées qu'aux légionnaires de Syrie de 1928.

⁷¹ Le choix même de ce titre, *Retour au front*, semble placer le livre tout entier sous le patronage de la Première Guerre mondiale.

Néanmoins, l'écrivain y évoque autant le souvenir de ses camarades de la Grande Guerre que la « Drôle de guerre ». Dès les premières pages du recueil, la montée au front est l'occasion d'évoquer les ombres du conflit précédent : « A chaque colonne que je croise, à chaque cantonnement où je m'arrête j'inspecte craintivement cette jeune relève, craignant de trouver de funèbres ressemblances avec ces camarades qui ne sont pas revenus et gardent dans nos mémoires leur visage de vingt ans. Ceux-ci puissent-ils connaître un meilleur destin [...] »⁷², tandis que la description d'un guetteur est également prétexte à la réminiscence : « Je pense aux guetteurs du bois voisin qui eux n'ont ni toit ni matelas, comme leurs camarades et grelottent dans des trous de neiges. Je me revois il y a un quart de siècle, engoncé dans un gros chandail, des épaisseurs de journaux glissés sous ma capote, et écartant mon passe-montagne pour surprendre un instant la menace des ténèbres. Ce souvenir me rapproche d'eux »⁷³.

La présence obsédante des morts qui s'impose à Dorgelès revêt parfois un caractère surnaturel. Ainsi, c'est mu par « une force secrète » que l'écrivain se rend à plusieurs reprises au Panthéon : « Plus d'une fois, au cours de ces dernières années, me trouvant dans le haut du Quartier latin, j'ai franchi sans l'avoir projeté la porte du Panthéon, comme si une force secrète m'eût attiré, et seul devant le mur où sont gravés les noms des cinq cent écrivains tués à la Grande Guerre je me suis entretenu avec mes camarades »⁷⁴. De même, alors que la confrontation avec les jeunes soldats fait seulement naître des souvenirs dans *Retour au front*, c'est une scène de littérature fantastique qui est décrite dans *Bleu horizon* : « A quel survivant de la Marne et de Verdun n'est-il pas arrivé, traversant un soir la place de l'Etoile, de s'arrêter sans témoin devant la dalle anonyme pour songer aux compagnons tués ? Je l'ai fait bien souvent. Ebloui par la flamme, je voyais bientôt surgir des fantômes comme autour des braseros que nous allumions dans nos gourbis. [...] Nous n'avons pu ramener vos corps et depuis vous devez rôder dans l'ombre, cherchant la tranchée du suprême sommeil. Oui ce sont peut-être les morts sans sépultures qui viennent se chauffer la nuit à ce feu de bivouac »⁷⁵.

Certaines lignes écrites par Dorgelès donnent même l'impression que l'auteur est presque, à l'image de son héros Jacques Le Vaudoier dans *Le Réveil des morts*, véritablement hanté par les morts de la Grande Guerre⁷⁶. En effet, Jacques Le Vaudoier, personnage dans lequel Dorgelès a certainement mis le plus de lui-même⁷⁷, est tout d'abord simplement obsédé par le souvenir d'André Delbos, soldat « disparu » dont il a épousé la femme, Hélène Delbos, qui fut en outre sa maîtresse durant une de ses permissions. Cette obsession donne progressivement naissance à de désagréables visions tel ce rêve dans lequel « Jacques voyait quelqu'un venir :

⁷² Roland Dorgelès, *Retour au front...*, p. 13.

⁷³ *Op. cit.*, p. 181.

⁷⁴ Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p. 155.

⁷⁵ *Op. cit.*, p. 151-152.

⁷⁶ Comme en témoigne le titre de ce chapitre, l'idée que les soldats survivants soient « hantés » par leurs camarades morts est d'ailleurs présente dès *Les Croix de bois* : « Mais, moi, c'est dans ma tête, c'est dans ma peau que j'emporte l'horrible haleine des morts. Elle est en moi pour toujours : je connais maintenant l'odeur de la pitié » ; voir Roland Dorgelès, *Les Croix de bois...*, p. 147.

⁷⁷ Ainsi dans *Au beau temps de la Butte*, il déclare en s'adressant à Mado : « T'es-tu doutée, en lisant *Le Réveil des morts* que tu me l'avais inspiré ? Cette belle veuve oublieuse, c'était toi. Le soldat disparu, ton mari et le survivant tourmenté c'était moi [...] », cité par Micheline Dupray, *op. cit.*, p. 229.

seul sur la route, traînant son ombre, le mort casqué rentrait chez lui »⁷⁸ avant que le mort ne « hante ses nuits » au point que le soldat survivant et le « disparu » ne fassent plus qu'un : « Il lui sembla brusquement que c'était le cœur douloureux d'André qu'il portait dans sa poitrine [...] »⁷⁹. De même Dorgelès, tourmenté par le souvenir de ses camarades morts, poussé vers des lieux de mémoire et victime de visions dans lesquels les morts apparaissent sous forme de fantômes, explique dans *Bleu horizon* que c'est sous l'emprise d'une possession, sinon des morts eux-mêmes du moins des personnages romanesques inspirés par les morts, qu'il a poursuivi l'écriture des romans de guerre : « Mais les personnages que j'avais imaginés ne voulaient pas disparaître et bien que le livre fut terminé, ils continuaient à s'agiter en moi, se disputant mes souvenirs ainsi que des oripeaux. Pouvais-je me détourner d'eux ? Refuser de les entendre ? Je n'en eus pas la cruauté. Alors croyant poursuivre *Les Croix de bois*, j'ai commencé *le Cabaret de la belle femme* »⁸⁰.

« Il ne voulait en oublier aucun. Rien qu'en disant leur nom, il croyait les défendre, les arracher à l'horrible néant » (*Le Réveil des morts*)⁸¹

Dorgelès ne vit cependant pas son incapacité à oublier ses camarades morts ni le fait d'être « hanté » par leurs souvenirs comme une malédiction ; au contraire il désire qu'aucun de ses camarades ne tombe dans l'oubli et consacre donc le rabiote que lui a accordé la Première Guerre mondiale à honorer la mémoire des « copains » qui ne sont pas revenus.

La caricature de Roland Dorgelès réalisée par Gus Bofa dans le livre *Synthèses littéraires et extra-littéraires* est, à ce sujet, très parlante : Dorgelès y est représenté, émacié, tel un Christ portant une lourde croix qui occupe toute la page. Cette illustration très réussie du dessinateur corrézien est polysémique : parmi les lectures possibles⁸², elle fait référence en premier lieu à l'ouvrage qui rendit Dorgelès célèbre, *Les Croix de bois*, mais elle peut être également interprétée dans un sens figuré, à savoir Dorgelès portant sa croix : « [...] prolonger un peu la brève existence de ces compagnons trop tôt disparus »⁸³.

Pour Dorgelès la simple parole est le premier moyen de « prolonger l'existence » des camarades ; ainsi il exhorte les anciens combattants à « dire seulement leur nom, [car] c'est les défendre, c'est les sauver. Camarades de régiment, quand vous vous retrouvez parlez des morts, parlez-en librement [...] »⁸⁴ et, dans un texte conservé dans le fonds des Bibliothèques d'Amiens Métropole, il s'excuse « [...] de citer tant de noms aujourd'hui à peu près oubliés, mais [il a] le sentiment, en les prononçant, de prolonger un peu la brève existence de ces compagnons trop tôt disparus. [Il] ne saurai[t] [s]e résoudre à passer sous silence l'un de ceux

⁷⁸ Roland Dorgelès, *Le Réveil des morts...*, p. 468.

⁷⁹ *Op. cit.*, p. 507.

⁸⁰ Roland Dorgelès, *Bleu horizon, pages de la Grande Guerre*, Paris, Albin Michel, 1949, p. 33. Le cas de Dorgelès n'est pas isolé ; ainsi Carine Trevisan note que « ce sont surtout les morts qui imposent au survivant de parler, considérant comme un crime son refus de témoigner » et que « Mandaté par les morts, le survivant est chargé de leur redonner voix et d'accomplir leurs vœux ». Voir Carine Trevisan, *op. cit.*, p. 170.

⁸¹ Roland Dorgelès, *Le Réveil des morts*, Paris, Omnibus, 2013 (Albin Michel, 1923) p. 485.

⁸² Nous ne développerons pas ici l'analogie développée entre le soldat de la Première Guerre mondiale et le Christ présente à plusieurs reprises dans *Les Croix de Bois*. Sur le soldat-Christ voir Nicolas Beaupré, *op. cit.*, p. 231.

⁸³ Bibliothèques d'Amiens Métropole, MS 2560 C. Texte dactylographié avec corrections manuscrites de la main de Dorgelès.

⁸⁴ Cité par Claude Catherine Ragache, *op. cit.*, p. 180.

qui, peut-être, [n]ous entretiendrait aujourd'hui de [lui]-même si le sort, à sa place, [l]'avait désigné) »⁸⁵. Mais écrivain, Dorgelès dispose dans sa plume d'une arme plus efficace encore que la parole ; c'est dans cette logique que s'inscrivent les œuvres consacrées aux « disparus ». Claude Catherine Ragache rappelle ainsi que, de 1917 à 1929, l'ancien caporal « écrit six romans dont quatre portaient sur la guerre ou ses immédiates conséquences »⁸⁶. A ces quatre romans vient s'ajouter *Bleu horizon, pages de la Grande Guerre* en 1949, ouvrage à propos duquel Dorgelès déclare dans une lettre à Gabriel Reuillard : « Non sans peine j'ai réuni soixante-dix photos de guerre épatantes, pour illustrer, avec autant de dessins, mon livre BLEU HORIZON. Ainsi les noms de nos camarades morts seront-ils lus encore une fois »⁸⁷. **(fig.6)** Les récits guerriers ne sont cependant pas les seuls écrits grâce auxquels Dorgelès lutte contre l'oubli ; certains romans sans aucun lien avec la Première Guerre mondiale sont également l'occasion de faire revivre un être cher : « Aujourd'hui nul ne se souvient de ce mystérieux et séduisant garçon. Ses parents ont l'un après l'autre quitté ce monde : sa mère, son beau-père, tué comme lui sur les bords de l'Aisne, puis ses oncles, ses cousins, et toute sa famille ayant bientôt fondu il n'est resté personne pour entretenir sa mémoire. Des années plus tard, écrivant *Le Château des Brouillards*, j'ai donné à mon jeune poète le nom de Gérard. C'était nul ne l'a su, pour ranimer une ombre »⁸⁸. **(fig.7).**

La dédicace des romans, que Carine Trevisan désigne sous le terme d'offrande aux morts par analogie à l'offrande funéraire⁸⁹, est également une manière de raviver le souvenir des morts : ainsi Dorgelès dédie *Le Cabaret de la belle femme* « à Charles Malexis, qui en est revenu, à Maurice Dalleré qui y est resté », *Le Réveil des morts* « à la chère mémoire de mes cousins Paul et Raoul tués à l'ennemi » et, de manière plus globale, *Le Château des Brouillards* « aux camarades de mes vingt ans qui le 2 août 1914 ont quitté la Butte en chantant et ne sont jamais revenus ».

« En courant aux frontières ils acceptaient la souffrance et la mort, non l'oubli » (*Bleu horizon*)⁹⁰

Dorgelès a donc pour but de sauver de l'oubli, aussi longtemps qu'il le pourra, les camarades morts au feu. Cependant, au sein de cet objectif général, il distingue une mission prioritaire : empêcher que ne disparaissent des mémoires ceux qui n'ont pas laissé de traces. Carine Trevisan constate avec justesse que « l'œuvre [de Dorgelès] est hantée par la question de l'absence de sépulture »⁹¹ et, de fait, si dans l'esprit de l'écrivain amiénois le sort de tous les morts de la Grande Guerre est cruel, il différencie cependant ceux qui « favorisés [...] rejoindront le cimetière du pays où des parents viendront fleurir leurs tombes. Les visiteurs de la Toussaint leur accorderont une pensée au passage, on prononcera parfois leurs noms » de ceux « qu'ils [les morts identifiés rejoignant une tombe propre] laisseront à l'arrière-garde,

⁸⁵ Bibliothèques d'Amiens Métropole, MS 2560 C.

⁸⁶ Claude Catherine Ragache, *op. cit.*, p. 187.

⁸⁷ Bibliothèques d'Amiens Métropole, MS 2710 C / 34. Une grande partie des photographies évoquées par Dorgelès, achetées à Drouot à la vente du 9 avril 1997, sont désormais conservées dans le fonds Dorgelès des Bibliothèques d'Amiens Métropole sous la cote MS 2459 C.

⁸⁸ Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p. 177.

⁸⁹ Carine Trevisan, *op. cit.*, p. 184-186.

⁹⁰ Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p. 158-159.

⁹¹ Carine Trevisan, *op. cit.*, p. 66.

[qui] ne seront plus que des matricules dans d'immenses camps de rassemblement, leurs croix rangées, au garde à vous, mobilisés jusqu'à la fin des temps »⁹². Après avoir assisté au choix du corps du soldat qui deviendra le Soldat inconnu, Dorgelès conclut à l'inefficacité de cet acte symbolique pour apaiser la peine des morts non identifiés et condamnés à la fosse commune, qu'il décrit comme des fantômes qui ne parviennent pas à trouver le repos : « La nuit dernière il [le vent] a dû percevoir le cri des patrouilleurs fantômes qui, penchés sur la tombe, appelaient le dormeur aux petites guêtres [le Soldat inconnu], mais le camarade ne répondait plus. Je les imagine s'agenouillant autour d'un de ces grands trous remplis d'eau et buvant la lune à longs traits, comme naguère on vidait son bidon, en regardant la piste par où le brancard était parti. Je sais même ce qu'ils ont dit : "Celui-là s'en tire tant mieux pour lui...". Après quoi chacun a regagné sa sape. A l'heure grise où se replient les postes d'écoute. Les soldats morts vivent la nuit »⁹³. La flamme du Soldat inconnu n'apporte pas la paix à ces âmes errantes mais elle devient seulement leur point de rencontre. La description faite par Dorgelès des morts sans sépultures correspond à l'analyse de Carine Trevisan des « morts de mort violente, [qui] ont été privés des honneurs funéraires ou dont on a expié la tombe et qui se trouvent condamnés à errer parmi les vivants [...] »⁹⁴.

La distinction qui existe entre les soldats qui jouissent d'une sépulture et ceux privés de tombeaux s'applique aussi, aux yeux de Dorgelès, entre les écrivains combattants morts sans avoir produit de grandes œuvres et ceux qui « avaient eu le temps de d'accomplir leur tâche, [...] [qui] avaient eu le bonheur d'écrire un livre qui les sauverait »⁹⁵ tels Fournier et Pergaud. Ainsi Dorgelès confesse : « En effet, ce n'est pas aux plus illustres que je songe d'abord, c'est aux soldats de mon âge, à ceux qui n'ont, pour survivre, que quelques pages décousues, quelques poèmes inachevés. Les aînés qui devaient tomber à leurs côtés sur le champ de bataille, les Péguy, les Codet, les Muller, les Pergaud, les Psichari étaient déjà célèbres ; ils laissaient une œuvre et avaient l'orgueilleuse consolation de se dire qu'ils ne disparaîtraient pas tout entiers, tandis que ceux-là ne laissaient que des promesses »⁹⁶. Il est dès lors du devoir des écrivains combattants survivants « d'ériger des stèles » pour que ces écrivains pleins de promesses ne soient à jamais « rayés du monde »⁹⁷. Ainsi, Dorgelès participera activement à la rédaction de l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre*.

CONCLUSION

Evoquant la « vision archaïque du retour des morts », Carine Trevisan, dans *Les Fables du deuil*, dresse le constat que dans la littérature de guerre : « Rarement bienveillant, le mort revient persécuter les vivants »⁹⁸. Les écrits de Roland Dorgelès font donc exception. Formant

⁹² Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p. 125-126.

⁹³ *Op. cit.*, p. 122.

⁹⁴ Carine Trevisan, *op. cit.*, p. 65. Il existe cependant une nuance puisque Carine Trevisan conclut son analyse générale des morts de mort violente sur une volonté des morts « à se venger du défaut de rituel ». Les morts sans sépulture chez Dorgelès, aussi bien dans *Le Réveil des morts* que dans *Bleu horizon*, ne sont animés d'aucun sentiment agressif à l'encontre des vivants. Ils répondraient davantage à l'archétype de l'âme en peine.

⁹⁵ Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p. 155-156.

⁹⁶ Bibliothèques d'Amiens Métropole, MS 2560 C.

⁹⁷ Roland Dorgelès, *Bleu horizon...*, p. 156.

⁹⁸ Carine Trevisan, *op. cit.*, p. 67.

pendant les combats une seule et même communauté avec les vivants, les morts sont même une force protectrice qui veille sur les soldats. Trahis par des civils oublieux et par des anciens combattants qui ne tiennent aucune des promesses faites au front, les morts auraient toutes les raisons d'apparaître dans les romans de Dorgelès sous la forme de figures vengeresses : il n'en est rien.

Certes les morts qui se relèvent dans le songe de Jacques Le Vaudoier sèment l'effroi et se livrent à des massacres ; néanmoins toutes leurs victimes sans exceptions sont des profiteurs de guerre et ainsi les morts rendent la justice qu'auraient dû rendre les vivants, et en particulier les anciens combattants⁹⁹. Les morts de Dorgelès ont ainsi presque tous pour modèles *La Servante au grand cœur* de Baudelaire : ce sont des « disparus » qui demeurent bienveillants (la morte de Baudelaire vient « couvrir l'enfant grandi de son œil maternel ») mais qui sont dévorés par une douleur qui culpabilise les vivants (Baudelaire se demande ainsi : « Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse / Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse ? »). Les morts du songe de Jacques Le Vaudoier se caractérisent autant par leur mélancolie (le narrateur précise : « Tout leur serrait le cœur. On ne les attendait donc plus ? ») et leurs doux reproches aux survivants (« Qu'avez-vous fait ? demandaient les morts aux camarades accourus ») que par leur déchaînement de violences contre les mercantis. Les fantômes du recueil *Bleu horizon* sont des âmes en peine qui « rôd[ent] dans l'ombre, cherchant la tranchée du suprême sommeil ». Les morts qui ont inspiré *Le Réveil des morts* à Dorgelès se contentent quant à eux d'« un reproche dans leurs orbites creuses ».

Ce ne sont donc pas les morts, figures bienveillantes et proches¹⁰⁰ qui tourmentent Dorgelès mais le possible oubli dans lequel pourraient tomber les morts de la Grande Guerre. Le rapport de Dorgelès à ses morts est donc celui d'un deuil impossible, d'un refus de les enterrer définitivement et au contraire une volonté de raviver sans cesse leur mémoire. Ainsi quand, en 1931, dans l'épilogue d'*Après*, Erich Maria Remarque fait conclure à son héros Ernst : « Alors les morts finiront par se taire, et le passé, cessant de me persécuter, viendra à mon secours »¹⁰¹, Dorgelès lui écrit en 1949 un récit à la conclusion inverse : « Des morts vous parlent ». L'auteur des *Croix de bois* mènera ainsi un combat qu'il sait vain contre l'oubli¹⁰² et nul doute qu'à la place de Triletzki, personnage de Platonov, à la question « que faire ? », il aurait répondu non pas « enterrer les morts, réparer les vivants » mais « honorer les morts, réparer les survivants » **(fig. 8 et 9)**.

⁹⁹ Dorgelès précise ainsi : « On comprenait qu'ils ramenaient la justice avec eux » ; voir *Le Réveil des morts...*, p. 588.

¹⁰⁰ Contrairement aux visions cauchemardesques décrites dans d'autres romans tel *Après* de Remarque, les morts qui apparaissent sous la plume de Dorgelès sont ainsi toujours les fantômes de camarades, jamais ceux d'Allemands qui viendraient se venger.

¹⁰¹ Erich Maria Remarque, *Après*, Paris, Gallimard, 1931, p. 396.

¹⁰² Au temps qui fait son œuvre, Dorgelès est convaincu que s'ajoute ce qu'on pourrait nommer « une concurrence mémorielle » entre les morts de la Première Guerre mondiale et ceux de la Seconde, dont ces derniers sortent vainqueurs : « Non le temps a tout emporté. Déjà le silence s'appesantissait sur eux quand, après vingt ans d'une paix précaire, le pays a de nouveau pris les armes et creusé d'autres tombes, alors, pour faire place à leurs cadets, nos morts se sont enfoncés un peu plus dans l'oubli » ; voir *Bleu horizon...*, p. 158.